

La Société des Américanistes de Paris (1895-) : ombres et lumières de l'américanisme français

Christine Laurière

CNRS (UMR9022 Héritages)

2021

POUR CITER CET ARTICLE

Laurière, Christine, 2021. «La Société des Américanistes de Paris (1895-) : ombres et lumières de l'américanisme français», in *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris.

URL Bérose : article2400.html

Publication Bérose : ISSN 2648-2770

© UMR9022 Héritages (CY Cergy Paris Université, CNRS, Ministère de la culture)/DIRI, Direction générale des patrimoines et de l'architecture du Ministère de la culture. (Tous droits réservés).

Votre utilisation de cet article présuppose votre acceptation des conditions d'utilisation des contenus du site de Bérose (www.berose.fr), accessibles [ici](#).

Consulté le 27 septembre 2022 à 12h22min

Publié dans le cadre du thème de recherche « Histoire de l'anthropologie française et de l'ethnologie de la France (1900-1980) », dirigé par Christine Laurière (IIAC-LAHIC, CNRS, Paris).

La Société des Américanistes de Paris est la plus ancienne des institutions américanistes existant dans le monde entier, et il ne paraît pas exagéré d'affirmer que par ses activités et son prestige, elle est l'une des premières en importance. [...] Il n'est pas nécessaire de rappeler aux lecteurs ce que les américanistes, surtout dans le domaine anthropologique, doivent au matériel scientifique et informatif d'une immense valeur accumulé pendant près de quatre-vingt années dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. (Comas 1974, pp. 36-37; ma traduction)

La Société des Américanistes [...] jouira d'un prestige considérable, qui vaudra à son *Journal* (1895) de détenir longtemps un quasi-monopole de la diffusion des résultats de recherches sur les cultures indiennes d'Amérique latine.
(Descola et Izard 1991, p. 52)

La Société des Américanistes de Paris a puissamment contribué à façonner la physionomie de l'américanisme au cours de la première moitié du XXe siècle, en favorisant sa légitimation, son institutionnalisation, sa reconnaissance et sa visibilité, en France comme sur la scène internationale [1]. Les publications sur l'histoire de l'américanisme français sont encore relativement peu nombreuses [2], et l'on ne s'est pas encore suffisamment interrogé sur l'apport de cette discipline dans la physionomie originale de l'ethnologie française. Si l'histoire de l'africanisme français commence à être bien balisée [3], on ne saurait en dire

autant de celle de l'américanisme et des américanistes qui ont, pourtant, pour plusieurs d'entre eux, occupé des positions clés dans les institutions ethnologiques françaises et dans les débats conceptuels qui ont animé l'anthropologie (pour mémoire, ne citons qu'Ernest Théodore Hamy, Paul Rivet, Roger Bastide, Alfred Métraux, Claude Lévi-Strauss). Cette indifférence à l'histoire de leur discipline s'explique sans doute en partie par les préjugés nourris par les anthropologues américanistes contemporains eux-mêmes qui, pour la plupart, expédient d'un revers de la main l'américanisme d'avant la Seconde Guerre mondiale dans les limbes d'une pseudo-science, dont la médiocrité théorique ne serait plus à démontrer. Ce jugement gagnerait à être relativisé en prêtant un peu plus d'attention, en historien et en ethnologue, aux initiatives et activités institutionnelles, aux parcours des américanistes, aux disputes intellectuelles qui animent la discipline, en ayant présent à l'esprit leur contexte historique, sociologique et scientifique d'expression. C'est à cette histoire que voudrait sensibiliser cet article, en posant quelques jalons et en s'intéressant principalement aux années 1890-1940.

Aux origines de la Société des Américanistes (1895-1908)

Bien que l'américanisme soit une science jeune, il ne date bien évidemment pas de la fondation de la Société des Américanistes de Paris, en 1895 : « il existe déjà en embryon dans les récits des premiers conquérants, dans les descriptions des premiers voyageurs où sont consignées les observations suggérées par la vue nouvelle de la nature et des êtres » (d'Harcourt s. d., p. 23). Depuis plusieurs décennies déjà, le Muséum accorde sa bénédiction à des missions scientifiques et à des explorateurs qui se rendent en Amérique (Riviale 1995 ; 1996). Mais, l'apparition de l'américanisme en tant que mouvement scientifique, c'est-à-dire en tant que volonté réfléchie d'organiser et de « grouper tous ceux que l'américanisme attirait en un centre de travail, d'émulation et de discussion » (d'Harcourt s. d., p. 31), peut toutefois être repérée à la fin des années 1850. Il prend forme lors de la création de la Société Américaine de France, en 1857. Ses fondateurs (Joseph Aubin, l'abbé Brasseur de Bourbourg, A. Maury et Léon de Rosny) ne parviennent cependant pas à fédérer un nombre suffisant de membres pour assurer la Société des Américanistes de Paris : une société savante au service de l'américanisme sa viabilité : ils « furent obligés, au bout de quelques mois, de modifier leur programme ; ils instituèrent une Société d'Ethnographie Américaine et Orientale dont la Société Américaine ne fut plus qu'une section » (Lasteyrie 1901, p. 605). On retrouve ici la Société d'Ethnographie, fondée le 24 avril 1859 par le même Léon de Rosny, sur un terrain d'entente rassemblant la Société Américaine de France et le Société des Amis de l'Orient à laquelle appartenait aussi Léon de Rosny, premier professeur de japonais en France (Chailleu 1990). L'union de l'Asie et de l'Amérique aurait de quoi surprendre si l'on ne gardait présent à l'esprit que les savants de cette époque pensaient que l'Asie était le berceau de l'Amérique. Le vif débat autour de l'éventuelle découverte du Nouveau Monde par les Chinois, appelée Fou-Sang, illustre l'intérêt des orientalistes pour les choses américaines, qui ne seraient que le prolongement de l'Asie.

En 1863, la section américaine rompt avec la Société d'Ethnographie, mécontente du peu de

place qui lui est réservée dans les colonnes de la *Revue Orientale et Américaine*, et elle se transforme en Comité d'archéologie américaine. Mais, étant donné la léthargie dans laquelle ce Comité (dont on perd trace en 1893) tombe rapidement, la vieille Société Américaine est reconstituée en 1873, et elle réintègre le giron de la Société d'Ethnographie (Durand-Forest 1964, p. 203 ; Lasteyrie 1904, p. 326). Deux ans plus tard, en 1875, elle organise le premier congrès international des Américanistes, à Nancy, qui devait connaître la fortune que l'on sait puisque cette grande messe des chercheurs américanistes existe toujours (Laurière 2010a, 2020 ; Logie et Riviale 2009).

Lors de ce premier congrès international, la Société décida qu'elle aurait désormais une revue propre et commença à faire paraître une série de fascicules appelés *Archives de la Société Américaine de France*, rebaptisées en 1893 *Archives du Comité d'Archéologie américaine* au moment où la Société elle-même se transformait en une section de la Société d'ethnologie (d'Harcourt s. d., pp. 32-33). Léon de Rosny ayant moins de temps à consacrer à la Société et à sa revue, cette dernière se délite puis cesse de paraître (Chailieu 1990, p. 96).

Ce rapide survol historique institutionnel tend à suggérer que le mouvement américaniste français peine à se structurer durablement, à trouver son identité et un programme fédérateur qui mette d'accord suffisamment de personnes décidées à œuvrer dans le même sens (Prévost 2007, pp. 587-652). L'amateurisme et la force de la tradition lettrée classique, uniquement préoccupée par les hautes civilisations, nuisent à l'établissement d'un programme de connaissance scientifique des populations amérindiennes contemporaines dans leur ensemble. Bon nombre de travaux américanistes du dernier quart du XIXe siècle investissent les Amériques d'un imaginaire occidental débridé par l'énigme que constituent les origines du Nouveau Monde et de ses habitants. Les protestations vigoureuses de savants désireux de travailler sur de sérieuses bases scientifiques, consolidées par les progrès récents des sciences naturelles et archéologiques, et d'écarter toutes ces théories fantaisistes se font certes entendre, mais, d'après les réflexions rapportées par Juan Comas (1974, pp. 15-20), elles mettront du temps à porter leurs fruits. « La question du déluge ne rentre pas dans la compétence du Congrès actuel... » : c'est ce qu'avaient compris des savants comme Lucien Adam, Armand de Quatrefages ou bien encore Ernest Théodore Hamy.

Ernest-Théodore Hamy fut amené à la recherche américaniste par le travail de classification des collections ethnographiques qu'il entreprit, au lendemain de sa nomination au poste de conservateur en chef du Musée d'ethnographie du Trocadéro, en 1880 (Dias 1991, pp. 207-235). Les collections américaines étant les plus importantes en quantité, il prend un soin particulier à organiser la galerie américaine, qui ouvre au public en 1882 [4]. Tout au long des années 1880-1907, pendant lesquelles il occupe le même poste au musée, il commente nombre d'objets américains dans de courts articles descriptifs. Doté d'un esprit rigoureux, formé aux travaux paléontologiques puis à l'anthropologie physique, rompu à l'exercice de l'exposé naturaliste, maîtrisant un savoir encyclopédique, Hamy se satisfait mal des dérives que subit l'anthropologie *lato sensu*, de plus en plus restreinte à l'étude des caractères anatomiques de l'homme. C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre sa décision de publier, en 1882, une

revue indépendante de toute société savante, mais étroitement liée au musée du Trocadéro, *L'Ethnographie*, qui se veut en rupture avec la tendance biologisante de la société d'Anthropologie qui sclérose la recherche et ne s'intéresse pas assez à l'homme vivant. Dans les pages de cette revue, il veut réhabiliter l'ethnographie, et surtout l'ethnographie de sauvetage. La gageure que représente *L'Ethnographie* ne dure cependant pas : six ans après son premier numéro, elle doit cesser toute activité en raison du manque de collaborateurs et de l'absence de tout soutien institutionnel et financier fort. Avec les *Matériaux pour l'histoire de l'homme* et la *Revue d'anthropologie*, elle se fond en une nouvelle publication, *L'Anthropologie*, créée en 1890, qui va connaître une audience plus importante et pérenne (Sibeud 2002, pp. 138-151; Laurière 2008a, pp. 186-190).

Pourquoi, alors qu'une Société Américaine existait déjà, sous une forme ou sous une autre depuis 1857, Hamy prend-il la décision, en 1892, de créer une autre société savante travaillant elle aussi sur le continent américain ? On a vu plus haut ce qu'il pensait des recherches américanistes menées jusqu'alors : les faits recueillis, les vestiges des hautes civilisations mésoaméricaines et andines n'auraient servi que de prétextes à moult spéculations farfelues et dénuées de fondements scientifiques. Or, selon lui, il se trouve que pareilles théories sembleraient avoir eu cours à la Société Américaine de France. Si Hamy a bien fait partie de la Société d'Ethnographie, il semble aussi qu'il participait plus aux travaux et séances de la section d'ethnographie générale qu'à ceux de la Société Américaine de France. Hamy reprochait en effet à cette dernière sa « tendance antiquisante » (Dias 1991, p. 61), « l'intérêt pour l'Amérique se concentr[ant] surtout sur les monuments archéologiques et le déchiffrement de leurs inscriptions ou des "manuscrits hiératiques" (Codex) » (Chailieu 1990, p. 96). La foudroyante rapidité de la disparition des peuples amérindiens inciterait plutôt Hamy à adopter une démarche de type ethnographique, de reconstitution matérielle des sociétés sur le point de disparaître, comme celle que l'on peut voir à l'œuvre dans la muséographie du Trocadéro. Une étude rigoureuse de faits bruts, dénuée de toute théorisation et spéculation, inutile au regard des trous béants qui caractérisent le savoir américaniste, ennemie d'un exotisme bon marché : voilà résumées les ambitions qui doivent préoccuper tout savant selon Hamy et qu'il a fait siennes dans sa propre pratique. Il semble aussi que le peu de cas fait par la Société Américaine de France des recommandations critiques à observer vis-à-vis des sources et des documents relatifs à l'Amérique fut déterminant et l'en éloigna définitivement.

En même temps qu'Hamy met en doute et discute le bien-fondé de la méthode appliquée par les membres de la Société Américaine dans leurs travaux, il attaque leur scientificité et sape la légitimité de cette tradition de recherche très attachée à la philologie et l'exégèse des codex. Instituer l'américanisme en discipline scientifique à part entière, c'est en fin de compte trouver une alternative au clivage anthropologie physique/ethnographie, tout en restant fidèle au dessein originel de l'anthropologie : constituer les archives d'une humanité en voie de disparition, archives sans lesquelles il sera à jamais interdit à l'homme moderne de concevoir dans sa plénitude la destinée humaine.

Au début des années 1890, Hamy est un savant confirmé et de renom international de par ses activités muséographiques. Il a succédé à Armand de Quatrefages en 1891 au Muséum d'Histoire naturelle et y occupe dorénavant la chaire d'anthropologie, assumant en même temps la direction du Musée d'ethnographie du Trocadéro, dont il est le fondateur. Dès que fut lancé en 1891 le projet d'une manifestation commémorant le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, Hamy a été de ceux qui participèrent activement à la réalisation de ce projet. Les célébrations n'ont pas lieu en Amérique, mais à Gênes, ville où naquit Colomb, puis à Huelva. Henri Cordier (1920), professeur aux Langues Orientales et l'un des membres fondateurs de la Société, raconte que c'est dans cette ville, à l'automne 1892, que Hamy et lui-même rencontrent le duc de Loubat et qu'ils décident ensemble de la création de la Société. La Société de Géographie leur offre l'hospitalité pour deux séances préparatoires en décembre 1893 et mars 1894. La subvention généreuse du duc de Loubat leur permet de s'installer à l'Hôtel des Sociétés Savantes, et la première séance officielle de la Société des Américanistes de Paris se tient le mardi 11 juin 1895.

La Société veut introduire un principe d'ordre dans le domaine de la recherche américaniste et structurer scientifiquement les curiosités intéressées par cette discipline. Elle exige davantage d'études pointues sur des faits bruts, épurées de toute ambition théorique outrageusement comparative. De même, elle se défie des spéculations et hypothèses fantaisistes trop hâtivement bâties, qui auraient été légion jusqu'à présent, selon les membres fondateurs de la Société (Verneau 1920, pp. 206-207). L'acte de naissance de la Société est donc d'abord un acte d'expulsion rhétorique, une volonté affirmée de se démarquer de la Société Américaine en la discréditant, et de faire table rase des « robinsonnades » pour laisser place nette à une « étude historique et scientifique du Continent Américain et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours », ainsi que le stipule sobrement l'article premier des statuts de la Société. Dans cette perspective et « pendant longtemps encore, il faudra que l'Américaniste ait la résignation de se limiter à l'exploration méthodique de son propre domaine, dans le passé et le présent, soutenu par l'idée que son travail permettra à ses successeurs d'aborder avec succès les grands problèmes qu'il est inutile et périlleux d'envisager pour l'instant ; il faut qu'il ait le courage de répondre aux impatients : je ne sais pas », plaide Paul Rivet (1914, p. 19), lors de la séance de rentrée de novembre 1913. L'« empirisme extrême » qui va découler de cette défiance vis-à-vis de la théorisation marquera pour longtemps la recherche américaniste – peut-être est-il permis d'y voir l'une des raisons de l'absence de réflexion analytique, de la « pauvreté théorique » qui ont très longtemps caractérisé l'américanisme, l'américanisme tropical en particulier (Taylor 1984, pp. 216-217). Comme circonstance atténuante, il faut mentionner que les savants doivent faire de nécessité vertu, et que cet empirisme extrême s'impose d'autant plus que les béances du savoir sur l'Amérique sont abyssales. Rien n'est alors établi : on ignore encore presque tout de la date, du chemin et des modes d'implantation des premiers migrants, on ne sait pas si les temps géologiques sont identiques à ceux du Vieux Monde, l'histoire des sociétés précolombiennes est très largement méconnue, l'identification et la classification linguistiques en sont à leurs balbutiements, on

se hâte de grappiller quelques vestiges de la civilisation matérielle, mais on oublie de s'intéresser à l'organisation sociale et symbolique des cultures amérindiennes.

Il fallait toute l'envergure et la légitimité scientifiques et institutionnelles d'un savant tel que Hamy pour imposer et mener à bien une telle ambition, qui exige aussi un certain entregent, de battre le rappel de riches mécènes capables de pourvoir à l'existence d'une société savante. On a vu précédemment que plusieurs créations de sociétés savantes et de revues avaient rapidement périclité, parce qu'elles n'avaient pas su assurer, intellectuellement et pécuniairement, leur existence. L'impératif formulé par Hamy de ne pas dépasser le nombre d'une soixantaine de membres, afin de sélectionner une élite d'érudits, ne facilite pas sa survie financière. À une époque où l'État, relayé par l'université et les centres de recherche, ne s'est pas encore substitué aux initiatives privées et extra-universitaires, le mécénat représente en quelque sorte le seul recours dont disposent les sociétés savantes pour garantir la pérennité de leurs activités. De fait, la Société n'aurait sans doute pas vu le jour si elle n'avait rencontré en la personne du duc de Loubat un bienfaiteur prêt à soutenir de ses deniers les efforts des savants américanistes et à financer la publication d'un *Journal* manifestant publiquement son existence.

Jusqu'à la mort d'Hamy, en 1908, la Société et son *Journal* jouissent d'une existence certes respectable, mais plutôt confidentielle et modeste. Une réunion a lieu chaque premier mardi du mois : on décrit des objets américains abrités au musée du Trocadéro, on discute de sujets ressortissant à l'archéologie, l'histoire, la linguistique, et un peu à l'ethnographie – rarement à l'anthropologie physique. Le Mexique, le Pérou, l'histoire de la Découverte et la présence française en Amérique rassemblent le gros des interventions aux séances et des contributions au *Journal*, qui paraît régulièrement. Chaque volume annuel compte entre trois et quatre cents pages. Malgré ses statuts restrictifs, un peu plus de 80 membres sont tout de même affiliés à la Société, grâce à la distinction opérée entre membres ordinaires, titulaires et correspondants. Une grosse moitié de ces membres est étrangère et se répartit approximativement comme suit : un bon tiers est Européen, un tiers Nord-Américain et le dernier tiers Sud-Américain. Comme dans toutes les sociétés savantes, la composante mondaine et aristocratique est présente : elle est ici assez significative (un quart en 1895, un sixième en 1909), mais, surtout, elle est placée aux positions stratégiques, les plus honorifiques. Le président d'honneur est le duc de Loubat, les vice-présidents sont le prince Roland Bonaparte et le marquis de Peralta, le trésorier est le marquis de Bassano. Les indications socio-professionnelles fournies par les listes annuelles de membres montrent une forte proportion de diplomates et d'explorateurs, ainsi que de professeurs de l'enseignement universitaire et des établissements académiques. Parmi les premiers membres étrangers à rallier la Société à sa création, en 1895, notons les noms des Nord-Américains Daniel Brinton (professeur d'archéologie et de linguistique américaine à l'université de Pennsylvania), William Holmes (du Field Columbian Museum), John Powell (directeur du Bureau of Ethnology de Washington), Frederick Putnam (du Peabody Museum), des savants allemands Eduard Seler et Rudolf Virchow, du Suédois Erland Nordenskiöld. Parmi les membres français, citons Désiré Charnay, Léon Diguët (ces deux

derniers explorateurs), René Verneau et Paul Topinard.

Le décès de Hamy va provoquer un électrochoc. La Société connaît là une crise d'identité profonde qui remet en question son existence même. Le duc de Loubat qui avait jusqu'à présent assumé seul sa survie pécuniaire estime que la Société ne peut pas survivre au décès de son fondateur et retire brutalement son soutien. « À l'unanimité les membres présents à la séance du 1er décembre 1908 furent d'un avis contraire », se rappelle René Verneau (1920, p. 208), présent lors de cette réunion. Ils estiment que le devoir leur incombe de poursuivre l'œuvre du professeur Hamy et d'y collaborer plus activement que jamais [5]. Ils prennent alors conscience que la société n'est pas l'œuvre d'un seul homme, que le travail accompli collectivement ne saurait disparaître du jour au lendemain. Loin d'entraîner la dissolution, cette crise précipite au contraire la constitution d'une communauté savante américaniste, plus soudée, et consciente de l'utilité d'une telle institution et de son *Journal*.

Car si la Société a pu franchir le cap difficile de la disparition d'Hamy, elle le doit sans nul doute à son nom, « Société des Américanistes », très générique et qui n'exclut *a priori* aucune discipline scientifique du moment que celle-ci s'intéresse au continent américain et ne se pratique pas en dilettante. C'est à une réflexion de synthèse qu'invite la Société, son intention affichée étant de canaliser les recherches des savants américanistes et de les grouper afin de favoriser le dialogue entre les diverses disciplines concernées et de faire progresser la connaissance.

C'est la quête des origines de l'homme américain et l'étude du premier natif du continent, l'Amérindien, qui doit mobiliser les savants : dans ce cadre, les sciences anthropologiques (archéologie, ethnographie, linguistique, anthropologie physique) occupent une place de choix. Avec un programme d'une telle ampleur et une telle ambition fédératrice, la Société entend démontrer et légitimer son existence, se faire une place dans le champ anthropologique. Au regard de la complexité des questions qui jonchent ce domaine d'investigation, la Société se veut être le lieu de production, de reproduction et surtout de diffusion du savoir américaniste, un lieu d'échanges interdisciplinaires qui fait fi des cloisons étanches isolant chaque discipline des autres.

Paul Rivet est particulièrement sensible à cette dimension pluridisciplinaire de l'américanisme, qui stimule la solidarité scientifique et invite au dialogue. C'est le décès de Hamy qui le conduit à s'engager plus fortement dans la destinée de cette institution savante. Pendant un demi-siècle, son nom sera indissolublement lié à celui de la Société des Américanistes (Laurière 2008a). Son implication dans les activités de la Société et dans l'animation du *Journal* va être décisive et explique de manière déterminante leur réputation internationale.

Paul Rivet, la cheville ouvrière de l'américanisme français (1908-1958)

À compter de son retour de mission en Équateur, en 1906, Paul Rivet ne va plus quitter la

Société des Américanistes : parrainé par Hamy et Verneau, il est élu le 5 mars 1907 membre titulaire, et il rejoint immédiatement la commission de publication du *Journal de la Société des Américanistes (JSA)*. Il devient particulièrement actif à partir de l'été 1907, date à laquelle il assure pendant neuf mois l'intérim du secrétaire général de la Société, Léon Lejeal, décédé brutalement. Il y démontre toutes ses qualités d'organisation et d'animation, et il emporte la confiance de ses aînés. Une fois Louis Capitan définitivement nommé à ce poste en avril 1908, il devient bibliothécaire-archiviste, chargé de développer les échanges d'ouvrages et de périodiques avec les autres institutions françaises, mais surtout étrangères, et de faire connaître la revue. C'est cette fonction qu'il occupe à la mort de Hamy.

L'américanisme à huis clos tel que l'entendait Hamy s'avère une entreprise peu viable sur la durée, une fois le père fondateur disparu. Si Hamy concevait le plafonnement du nombre des membres à soixante comme une assurance de pouvoir écarter les importuns et de mener en toute quiétude des recherches scientifiques entre gens partageant les mêmes aspirations, il n'en va plus de même après sa mort. La Société a besoin, pour assurer sa survie financière, de souscripteurs qui acceptent d'engager quelque argent. La cotisation annuelle est abaissée, afin de ne pas constituer un obstacle à l'adhésion. Au lieu d'un seul et unique mécène, ce sont dorénavant les membres par leur souscription, et les bienfaiteurs par leurs dons qui mettent la Société à l'abri du besoin. En 1928, le legs de cent mille francs du linguiste Philippe Marcou mettra définitivement la Société à l'abri des soucis financiers jusqu'en 1947. Ce legs a été rendu possible grâce au décret du 25 mars 1924 qui reconnaît la Société des Américanistes comme établissement d'utilité publique et lui octroie le droit de recevoir des dons et de posséder des biens en propre. Paul Rivet est l'artisan de cette reconnaissance d'utilité publique, tout comme il est à l'origine de ce don important, qui salue ses propres recherches en linguistique amérindienne et l'ouverture du *Journal* à cette discipline. Paul Rivet décroche aussi plusieurs subventions publiques : ami de Jean Marx, le directeur du Service des Œuvres françaises à l'étranger, il obtient de ce service qu'il souscrive plusieurs abonnements en faveur d'institutions internationales ; la caisse des recherches scientifiques apporte son obole, tout comme la fédération des sciences naturelles.

Paul Rivet ne va pas s'activer uniquement sur le plan pécuniaire : la pérennité de la Société passe aussi par une qualité accrue du *Journal*, qui représente la vitrine de la Société et son meilleur argument. Il devient secrétaire général adjoint puis, en 1922, secrétaire général – titre purement honorifique puisqu'il n'est pas rémunéré. À ce titre, il est chargé de la préparation et de la publication des numéros du *Journal*. Le bureau de la Société est conscient qu'il faut l'ouvrir et affirmer le caractère international du *Journal* en y admettant les langues étrangères. Jusqu'au tournant des années 1910, il n'y avait qu'un noyau assez réduit d'auteurs. À partir de 1910, l'éventail de contributeurs s'élargit considérablement, les langues étrangères font leur entrée en force dans les pages du *Journal*, qui accueille désormais l'anglais, l'allemand, le portugais, l'espagnol et l'italien. Cela ne peut qu'accroître son audience et servir les ambitions internationales de la Société.

S'inspirant de la maquette de la revue *L'Anthropologie*, Paul Rivet développe

considérablement deux rubriques qui vont faire toute la richesse informative et la renommée du *Journal* : le « Bulletin critique » et les fameux « Mélanges et Nouvelles américanistes » qui font preuve d'une curiosité inégalée. Grâce à ces deux rubriques, qui permettent aussi l'expression personnelle et la mise en avant de partis pris grâce aux remarques, aux commentaires, le *Journal* va devenir un outil de référence incontournable, un instrument de travail précieux pour tous les américanistes de l'Ancien et du Nouveau Monde qui se tiennent ainsi au courant de l'actualité éditoriale, scientifique, voire politique concernant le continent américain. On a peine à imaginer la somme de travail – en lectures, collectes d'informations, correspondances – que représentent ces deux rubriques. En une dizaine d'années, Paul Rivet écrit plus de sept cent notes pour les « Mélanges », c'est dire son ardeur à la tâche et l'intensité de son implication. Dans les débuts, il est aidé dans cette tâche titanesque par un confrère, devenu entre-temps un compagnon de route et un ami : Léon Poutrin, médecin militaire de formation, tout comme lui. À son décès précoce à la fin de la Grande Guerre, victime de la grippe espagnole à 38 ans, Paul Rivet raconta que, de 1909 à 1914, « il devint mon collaborateur le plus actif et le plus précieux dans la direction de notre *Journal*. Presque à lui seul, il assumait la tâche accablante d'analyser toutes les publications de langue anglaise. [...] Le succès qu'a rencontré dans le monde savant notre Bulletin critique et qui a contribué pour une très large part à la renaissance de notre *Journal* est dû en très grande partie à l'activité de Poutrin » (Rivet 1919, p. 642).

Quiconque ouvre un volume du *Journal* postérieur à 1908 ne peut qu'être frappé par le changement de ton et son ouverture internationale, son souci cosmopolite très prononcé. Outre les articles, ces rubriques ouvertes sur la vie scientifique contemporaine grâce aux analyses critiques toujours plus nombreuses, aux mille et une informations dont fourmillent les *Mélanges*, aux comptes rendus très détaillés des séances, rendent la revue très vivante et attrayante. Paul Rivet et son collaborateur Léon Poutrin, aidés ponctuellement de nombreux sociétaires appelés en renfort dans leur domaine de compétence précis, tiennent les lecteurs au courant d'une foule d'informations de tous ordres, concernant tout autant les recensements statistiques, les découvertes archéologiques et linguistiques, les dernières avancées de la recherche américaniste, les nouvelles relatives à des conférences et promotions d'américanistes que les politiques indigénistes des gouvernements sud-américains, les mouvements migratoires, les expéditions et missions des ethnographes et missionnaires, etc. Le lecteur apprend beaucoup de choses sur l'état de la science en train de se faire et sur les américanistes qui la pratiquent. La revue devient le carrefour de l'américanisme non pas français mais international, un lieu d'échanges intenses, le lien qui relie l'Europe à l'Amérique, l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, cette dernière étant plus proche de l'Europe jusqu'aux années 1940. Sa double tâche est de faire connaître au lectorat américain les travaux des savants européens et, comme le souligne Rivet (1921, p. 121), de divulguer au lectorat européen « le labeur prodigieux et fécond des ethnologues du Nouveau Monde et y entretenir le goût et la curiosité des choses américaines ».

Quelques-unes des personnalités les plus réputées de l'américanisme publient dans le *Journal*. Paul Rivet entretiendra d'ailleurs avec plusieurs d'entre elles une correspondance

régulière. Kaj Birket-Smith, Alexander Chamberlain, Jijon y Caamaño, Theodor Koch-Grünberg, Cestmir Loukotka, Curt Nimuendajú, Alfred Métraux, Erland Nordenskiöld, Paul Radin, Claude Lévi-Strauss, Jacques Soustelle, Robert Ricard, Paul Radin, Edward Sapir, Eduard Seler, William Thalbitzer, Max Uhle... font partie de l'impressionnante liste de contributeurs. Le *Journal* s'ouvre sur des pays comme le Brésil, la Bolivie, la Colombie, l'Amérique centrale, et massivement sur l'ethnologie et la linguistique : signe de sa notoriété et de son importance, la Société reçoit de plus en plus d'ouvrages pour recension et de demandes d'échanges de revues. De 24 en 1907, ces échanges passent à 55 en 1920. ²³ Le meilleur indice de la prospérité et du succès de la Société après 1908 réside dans l'examen des listes de membres [6]. La publication régulière dans le *Journal* de la liste des membres appartenant à la Société des Américanistes constitue une mine d'informations pour le chercheur. Le geste en soi n'est pas innocent : en publiant ces listes, la Société crée du lien, une communauté symbolique entre des individus qui peuvent ne pas se connaître, mais que réunit un intérêt commun pour les études américanistes. Les nommer, c'est en quelque sorte les sortir de l'anonymat, amorcer un début de reconnaissance qui soude symboliquement les membres les uns aux autres. La Société fonde aussi une partie de sa légitimité scientifique, sur le nombre des membres qu'elle a su attirer par son programme et la qualité de ses travaux. D'une certaine façon, ceux-ci cautionnent son existence, valident ses activités et attestent de leur bien-fondé, de leur teneur scientifique. Ces listes témoignent du rayonnement de la Société, de l'autorité et du prestige scientifiques qui deviennent les siens dans les années de l'entre-deux guerres, de la diffusion de son *Journal* et de son implantation dans les cercles scientifiques institutionnels. À l'occasion d'un premier examen rapide, grossier, des listes, deux faits attirent immédiatement l'attention. Premièrement, l'audience de la Société croît d'une façon impressionnante : entre 1895 et 1930, le nombre des membres fait plus que décupler. Une fois sauté l'article II des statuts de la Société qui stipulait qu'elle se composait de soixante membres au maximum, le nombre de sociétaires augmente rapidement, avec un taux de croissance impressionnant : il passe à 98 en 1909 (+ 22 %), puis à 138 membres en 1913 (+ 40 %). La Société en compte 234 en 1920 (+ 70 %), puis 425 en 1925 (+ 82 %) et 677 en 1930 (+ 60 %), son maximum. Pour une société savante spécialisée, c'est beaucoup. À titre comparatif, on peut citer l'exemple de la Société d'anthropologie, qui compte 235 membres titulaires dans les années 1910 (Wartelle 2004, p. 155), ou bien encore la Société de linguistique qui rassemble environ 240 membres dans les années 1920. Au début des années 2000, le nombre des membres de la Société des Américanistes avoisinait les 400, institutions comprises.

Le deuxième fait remarquable est l'écrasante proportion de membres étrangers au sein de la Société. En moyenne, ils ne représentent pas moins de la moitié et, la plupart du temps, plus des deux tiers du total des sociétaires. Dès 1902, plus de la moitié des membres est étrangère : près des deux tiers de ceux-ci proviennent des Amériques. À partir de 1920, les membres latino-américains constituent la majorité des effectifs étrangers. L'implantation de la Société dans les milieux savants et institutionnels latino-américains peut-être en partie s'expliquer par le manque d'infrastructures institutionnelles universitaires à la mesure de

ces pays, et aussi par leur dépendance scientifique et intellectuelle vis-à-vis de l'Europe. Au début des années 1940, le vent tourne, et ce sont les États-Unis qui prennent la relève de la tutelle scientifique de l'Europe, en perte de vitesse notamment à cause de la guerre. Le deuxième gros bataillon de membres étrangers provient de l'Amérique du Nord, États-Unis en tête. C'est parmi eux que l'on remarque le plus tôt des scientifiques professionnels, qu'ils soient affiliés à la Smithsonian Institution, à la Heye Foundation, au Peabody Museum, à l'American Museum of Natural History, ou bien encore à un département de recherches dans une université. En Europe, ce sont les membres allemands qui dominent. Ceux-ci ont derrière eux, depuis Humboldt, une longue tradition d'études américanistes qui va de pair avec un solide réseau de musées ethnographiques dont la réputation n'est plus à faire (Penny 2002 ; Penny et Bunzl 2003 ; Kraus 2004 ; Villar et Bossert 2019). On peut être légitimement amené à penser que la Société remplissait un vide dans le domaine des études américanistes internationales qui n'était pas encore comblé par l'enseignement universitaire et les centres de recherche nationaux, ni par l'éclosion de revues spécialisées latino-américaines, comme cela sera le cas à partir des années 1950-1960.

Une analyse plus nuancée de ces listes aide à dégager le profil-type de l'américaniste : c'est un homme, étranger et plutôt originaire du Nouveau Monde, il réside dans une capitale, là où le savoir et le pouvoir sont concentrés et, en raison de sa profession ou de ses activités extra-professionnelles, il appartient au corps enseignant, au champ universitaire ou à une institution de savoir, voire à la haute administration. Il fait donc partie de l'élite intellectuelle, scientifique et/ou sociale de son pays. Plusieurs catégories de membres sont aussi repérables : les nobles, les explorateurs, les médecins, les hommes politiques (on compte trois présidents de républiques latino-américaines) et les représentants de la haute administration, du corps diplomatique en particulier. Il est encore trop tôt pour pouvoir repérer, dans les années 1920-1940, une nette professionnalisation de la discipline qui ne s'effectuera réellement qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 1970, c'est un acquis : la majorité des membres est composée de chercheurs professionnels et d'étudiants de troisième cycle. C'est dire que la composition sociologique des américanistes a subi une mutation totale et aussi, partant, une diminution de ses effectifs, la pratique en amateur régressant.

On observe aussi les liens étroits que la Société des Américanistes a su tisser avec les institutions académiques, les musées ethnographiques. À défaut de structures universitaires solides, ce sont ces derniers qui se chargent de la production du savoir américaniste, qui avait alors principalement trait à l'étude des antiquités, des objets, de la culture matérielle, et à la constitution de collections ethnographiques aussi complètes et représentatives que possible des sociétés amérindiennes.

La Société des Américanistes doit incontestablement ce développement remarquable et plutôt rapide à Paul Rivet, cheville ouvrière de l'institution, qui a compris quelle ligne éditoriale il fallait promouvoir, quelles étaient les directions scientifiques à privilégier, le rôle qu'elle devait remplir. Pendant plusieurs décennies, le *Journal* n'aura pas d'équivalent dans le

monde. Rivet en est parfaitement conscient, lorsqu'il présente la Société à l'extérieur :

« Seul centre européen uniquement consacré à l'étude scientifique de l'Amérique, [la Société] est devenue fatalement l'agent de liaison permanent et indispensable entre les savants qui, dans le Vieux Monde, travaillent en isolés le problème de l'origine des races et des civilisations indiennes, et les grands centres de recherches, qui sont une des gloires des États-Unis et du Canada et qui s'organisent de plus en plus puissamment dans toutes les Républiques de l'Amérique espagnole et portugaise. » (Rivet 1921, p. 121)

Parler de l'histoire de l'américanisme français de cette période, c'est inmanquablement aussi parler de Paul Rivet, qui a eu un rôle clé dans son développement et a contribué à son rayonnement hors de l'hexagone. En effet, il faut comprendre ce que l'américanisme représente pour Rivet et dans sa carrière. Paul Rivet nourrit pour l'ethnologie une ambition pluridisciplinaire très marquée, qui s'apparente à celle que Boas promeut aux États-Unis avec les fameux *four fields* (archéologie, anthropologie physique, linguistique et anthropologie sociale). À partir des années 1925-1928, il affirme cette volonté, en profitant de la position institutionnelle dominante qu'il acquiert en tant que co-secrétaire général de l'Institut d'Ethnologie, professeur d'anthropologie au Muséum et directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro, avant d'être le fondateur du musée de l'Homme, en 1937. Il a déjà amplement expérimenté cette ambition pluridisciplinaire au sein de son domaine d'élection, l'américanisme. Tout autant qu'ethnologue, Paul Rivet est aussi, et *d'abord*, américaniste. Il a toujours tenu ensemble les deux bouts de la corde, le particulier et le général, l'américanisme et l'ethnologie. Pour la société savante dont il se réclame, il n'a ménagé ni son temps ni son énergie, se mettant à son service, œuvrant activement à la montée en puissance et à la renommée de cette institution, qui devient dans les années 1920-1940 le principal organe de diffusion du savoir américaniste sur le plan international. C'est dans ce cadre qu'il prend conscience de la solidarité savante et qu'il se fait courageusement l'apôtre pour la première fois, au moment critique de la reprise de la vie civile en 1919, d'un internationalisme scientifique qui ne se démentira plus.

Car il ne faudrait pas croire que le succès de la Société des Américanistes, au lendemain de la Première Guerre mondiale, était assuré, voire inévitable – ce fut loin d'être le cas. Du reste, cette réussite ne s'explique pas seulement par des raisons scientifiques. Les événements politiques, certains choix à la fois idéologiques et politiques auraient tout simplement pu inverser le cours des choses et renvoyer la Société et son *Journal* à une certaine confidentialité si Paul Rivet n'avait su affirmer l'importance de l'internationalisme scientifique contre ceux qui voulaient radier de la liste des membres les savants des nations ennemies, en 1919, en mettant dans la balance une menace de démission qui aurait très sérieusement mis en danger l'existence même de la Société [7]. Devant sa détermination, ceux qui voulaient continuer la guerre sur le terrain scientifique reculent devant ceux qui prônent l'extraterritorialité de la science, et la proposition de radiation est rejetée. C'est à cette occasion que Paul Rivet noue avec Franz Boas une forte relation épistolaire, passionnante, les deux hommes partageant la même façon de concevoir l'engagement scientifique

(Laurière 2008b, Laurière 2010b). Tout au long des années 1920-1930, leur amitié ne fera que se renforcer, et ils mèneront en commun plusieurs combats : l'antifascisme, l'antiracisme, la nécessité absolue de favoriser et préserver le dialogue scientifique international et – malgré leurs divergences de fond quant à la façon d'aborder la profusion linguistique dans le Nouveau Monde – l'intérêt pour les langues amérindiennes qu'il faut étudier pendant qu'il en est encore temps. À plusieurs reprises, à des moments critiques, au cours des années 1920, Franz Boas lève des fonds auprès de ses collègues et d'institutions états-uniennes en faveur du *Journal* et de la Société des Américanistes, dont la situation financière est très précaire à cause de la forte augmentation des frais d'impression, du prix du papier et de la dépréciation continue du franc. En 1920, plusieurs centaines de dollars viennent à point nommé renflouer les caisses de la Société et c'est à Franz Boas que celle-ci le doit. À nouveau, en 1924, Franz Boas envoie de l'argent à Paul Rivet, qui avait décidé de suspendre l'impression du *Journal*, ne pouvant acquitter les factures de l'imprimeur.

Nul mieux que Rivet pouvait comprendre l'importance de cet enjeu de la coopération sur le plan international, car la grande majorité de ses interlocuteurs, ses opposants comme ses partisans, sont tous étrangers et n'appartiennent donc pas au champ anthropologique français. Le niveau d'intégration de la compétence et de la légitimité scientifiques de Paul Rivet se situe bien au-delà de l'hexagone, en même temps qu'il lui permet de s'émanciper des contraintes institutionnelles françaises où il n'est encore qu'un assistant à la chaire d'anthropologie du Muséum, jusqu'en 1928. Grâce à ses travaux et ses responsabilités au sein de la Société, il s'impose comme la figure de proue de l'américanisme français et devient l'un des plus éminents représentants de la science française en Amérique latine, l'un des plus connus et admirés. Il se rend régulièrement en Amérique latine. Entre 1927 et 1939, il accomplit six longues tournées de conférences pendant les mois d'été : il se rend en Argentine, au Mexique (trois fois), au Brésil, au Guatemala, au Salvador, en Colombie, au Pérou, etc. Infatigable, doué d'une curiosité insatiable, il visite les musées, les bibliothèques, les sites de fouilles archéologiques, il prononce des conférences dans des amphithéâtres bondés. Reçu comme une personnalité officielle française importante, il fréquente les élites politiques, scientifiques et intellectuelles des contrées visitées. Amoureux de la langue castillane, goûtant fort la saveur des américanismes, des locutions propres à chaque nation, il est perçu comme un ami de l'Amérique latine, comme un fin connaisseur de sa réalité humaine et de sa situation politico-économique. Chaque voyage se solde par une vague de souscriptions d'abonnements pour le *Journal* et de parrainages de nouveaux membres rejoignant les rangs de la Société des Américanistes.

S'il a su l'imposer sur le devant de la scène scientifique, on ne peut pas dire pour autant que le *Journal* n'ait été qu'une « revue-personne », la création d'une seule et forte individualité qui se serait approprié la revue : ce serait plutôt une « revue-carrefour », collégiale, selon les expressions proposées par Jacques Julliard (1987, p. 5), sans quoi le *Journal* n'aurait pas perduré et rencontré un tel écho. Il est certain que, comme dans beaucoup de revues scientifiques, il y a une personne que l'on peut identifier plus spontanément que d'autres à la publication et qui s'y consacre avec plus d'implication affective et professionnelle. En

l'occurrence, il s'agit ici de Paul Rivet qui possède au plus haut point ce que Pierre Bourdieu (2001, pp. 101-102) appelait la *libido scientifica*, qui permet de s'investir vigoureusement dans le champ sans pour autant espérer être payé en retour, c'est-à-dire payé en monnaie sonnante et trébuchante puisqu'il est question d'une charge de travail gracieusement consentie. Par ricochet, la rémunération symbolique qui, inévitablement, en découle si l'œuvre est couronnée de succès, n'en a que plus de prix : l'autorité scientifique, l'influence, la renommée, qui résultent de cette activité désintéressée pour le bien commun assoit en retour sa position et accroît les dispositions de Rivet à poursuivre cet investissement dans les institutions du savoir de son champ. Le grand mérite de Paul Rivet, c'est qu'il n'en a pas disposé uniquement pour son profit personnel et qu'il a très tôt compris que la pérennité de la Société imposait la constitution d'une équipe éditoriale capable de se renouveler régulièrement.

À partir des années 1925-1928, il a un peu moins de temps à accorder à la Société et son *Journal*, tant ses activités pour l'Institut d'Ethnologie, le Muséum et le musée du Trocadéro réclament son attention (Delpuech, Laurière et Peltier Caroff, 2017). La revue se collectivise, et il parvient à fédérer, à intéresser les jeunes étudiants américanistes au sort du *Journal*. Tout au long des années 1930, ceux-ci apportent leur concours et préparent la relève, sous le regard de leurs aînés du Bureau. Plusieurs sont des élèves recrutés à l'Institut d'ethnologie ou dans l'entourage scientifique de Rivet. Paul Rivet recrute d'autorité des recenseurs, des gens qui collectent et répercutent les informations contenues dans la grosse correspondance et le service d'échanges de revues (55 en 1920) que reçoit la Société, ou qui écrivent des notes à partir de leurs propres recherches et des informations qu'ils collectent sur leur terrain américain, comme Robert Ricard, Henri Lehmann, Guy Stresser-Péan, Alfred Métraux, Claude Lévi-Strauss, Jacques et Georgette Soustelle, Paule Barret et son époux, l'archéologue Henri Reichlen...

Ombres et lumières de l'américanisme

On ne saurait terminer cet aperçu historique très synthétique, sans évoquer sommairement les orientations géographiques, disciplinaires, thématiques, constitutives de l'américanisme français telles qu'elles se donnent à lire dans les pages du *Journal*, sur le siècle qui court de 1896 au début des années 1990. Cela permettra de se faire une première idée de ses orientations, dont il faudra bien évidemment affiner l'analyse ultérieurement. De ce premier dépouillement, il résulte que le *Journal de la Société des Américanistes* est un bon sismographe [8] qui reflète les tendances de fond de cette discipline. Inévitablement, cependant, des choix ont été opérés, des impasses sur la carte géographique et humaine du paysage américain se manifestent.

Rappelons pour mémoire l'article I des statuts de la Société des Américanistes : « elle a pour but l'étude scientifique de l'Amérique et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours ». Si la Société ne restreint pas, *a priori*, l'étendue de ses champs d'investigation, il en va différemment lorsqu'on observe les pratiques effectives. De fait, trois

pays et une aire continentale concentrent près des deux tiers des travaux publiés dans le *Journal*, entre 1896 et 1992 : le Mexique (165 sur 752), le Pérou (118), le Brésil (108) et, dans une moindre mesure, le sous-continent nord-américain (97) [9].

Le Mexique, terre classique de l'américanisme, arrive donc largement en tête, avec plus d'un cinquième des articles publiés. Il est suivi par le Pérou qui recueille près d'un sixième des mémoires parus dans le *Journal*. La place de choix réservée à ces deux pays traduit certaines préférences thématiques de l'américanisme qui a été, dès sa constitution, très attaché à l'étude des hautes civilisations mésoaméricaines et andines et de leurs monuments, qui jouissaient d'un statut culturel élevé et d'un fort prestige. Encore à l'heure actuelle, le Mexique et le Pérou continuent d'être des pôles de la recherche américaniste, talonnés, il est vrai, par le Brésil.

Les études archéologiques ont formé longtemps une des disciplines maîtresses de l'américanisme, avec plus d'un quart des travaux publiés (201). La recherche archéologique américaniste s'est elle-même profondément transformée et s'est définitivement éloignée des fouilles d'amateurs. La place prépondérante de l'archéologie dans l'américanisme tient autant à l'intérêt que ses recherches revêtent pour sonder les origines et le passé des hautes civilisations préhispaniques et des autres sociétés amérindiennes, qu'à son étroite association avec l'anthropologie. Il faut, en effet, souligner « l'originalité même de la préhistoire américaine (au sens strict de période antérieure à l'apparition de documents écrits) qui se prolonge jusqu'à l'époque moderne, domaine de l'ethnologie et de l'histoire pour le monde occidental », note avec justesse Danièle Lavallée (1985, p. 49). C'est ce qui explique la quantité considérable de travaux publiés dans ce domaine. C'est flagrant en tout cas pour le Mexique et le Pérou avec, respectivement, près de 37 % et 30 % des publications consacrées à ces pays.

L'ethnologie est l'autre discipline phare de l'américanisme dans les pages du *Journal*, devant même l'archéologie (un tiers des publications, soit 250 articles sur 752). Cela dit, la pluridisciplinarité en américanisme n'est pas un vain mot car, malgré l'existence de revues spécialisées dans chacun de ces domaines, il faut noter la part appréciable des études dévolues à la linguistique amérindienne (un peu plus de 15 % des articles, soit 116 travaux), à l'histoire (11 %, soit 84 articles) et à l'ethnohistoire, spécialité plus récente, mais bien représentée (près de 8 %, soit 58 articles). Dès les années 1910, on sent un intérêt grandissant pour les langues amérindiennes, menacées pour beaucoup de disparition. Paul Rivet fut extrêmement attentif dans la promotion de cette discipline et la diffusion de ses propres connaissances, en publiant lui-même la grande majorité de ses travaux linguistiques dans le *Journal*, et en acceptant très régulièrement des contributions de missionnaires ou de spécialistes.

Les articles ethnologiques ont été particulièrement nombreux sur quatre pays : le Brésil (51 articles), le Pérou (43), le Mexique (32) et l'Amérique du Nord (36). Si l'on compare avec l'archéologie, ce n'est que tardivement, dans les années 1920-1930, que s'amorce réellement la recherche ethnologique au Mexique. Quant aux études monographiques sur les sociétés

amérindiennes du Pérou, elles ne prennent réellement leur essor qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, même si l'on en perçoit les prémices dès les années 1930. C'est sur l'ethnologie de ces populations andines que l'on trouve le plus d'articles relatifs au Pérou (36%), largement devant l'archéologie et la préhistoire.

Au regard de l'abondance des sources écrites relatives à l'histoire de la Nouvelle Espagne (les chroniques, les *Relaciones*, les Visites et archives administratives, les documents paroissiaux et minutes des procès d'idolâtrie), le Mexique est un champ privilégié de la recherche historique et ethnohistorique. C'est surtout à partir des années 1960 que ce domaine de recherche perce dans les pages du *Journal*, à un moment où les sources écrites, les chroniques, commencent à être mises en valeur et exploitées systématiquement. C'est aussi à la même période que les travaux ethnohistoriques au Pérou prennent de l'importance.

Indéniablement, c'est au Brésil que l'ethnologie américaniste a acquis ses lettres de noblesse. La recherche au Brésil s'est presque exclusivement concentrée sur l'ethnologie (près de la moitié des articles publiés : 51) et la linguistique amazonienne (un tiers des articles : 36). Les premiers travaux ethnologiques sur les sociétés amazoniennes publiés dans les années 1920 et 1930 dans le *Journal* sont écrits par Theodor Koch-Grünberg, Curt Nimuendajú, le linguiste Cestmir Loukotka, etc.

Après le Mexique, le Pérou et le Brésil, vient en quatrième place l'Amérique du Nord. Elle réunit près de 13 % des travaux publiés (97), loin devant l'Argentine (40) ou la Colombie (38). Ce sont en majorité des études ethnologiques, historiques et archéologiques. Elles sont communément écrites par des chercheurs canadiens et états-uniens – exception faite des articles historiques relatant les diverses expériences françaises sur le territoire nord-américain, rédigés presque toujours par des Français. L'abondance des auteurs nord-américains illustre bien les liens que la Société entretenait avec cette communauté scientifique dans l'entre-deux-guerres, États-Unis en tête, les articles sur cette aire continentale étant, en effet, les plus nombreux dans les années 1920-1930. Plus généralement, c'est au cours de la période 1895-1940 que l'on trouve les deux tiers des travaux publiés sur cette région. On remarque deux moments forts dans l'intérêt que le *Journal* porte aux cultures nord-amérindiennes : l'un, dans les années 1950, qui est principalement axé sur l'esquimaologie, l'autre en 1988-1989, avec un numéro spécial du *Journal*, qui ouvre alors largement ses pages à ces cultures qui avaient été délaissées depuis plusieurs décennies.

Le fait que l'étude des sociétés nord-amérindiennes figure peu dans le *Journal* s'explique surtout parce que cette aire continentale est le domaine de prédilection voire la chasse gardée des anthropologues états-uniens et canadiens (Valentine et Darnell 1999, Darnell 2001). Dans certains pays latino-américains, le développement tardif des études universitaires en sciences sociales, parfois seulement dans les années 1940-1950 et le manque d'intérêt des communautés scientifiques à l'égard de ces zones peuvent justifier le faible nombre d'articles concernant, par exemple, l'Argentine (40 articles), la Colombie (38) et la Bolivie (38), trois pays andins qui parviennent néanmoins à émerger, avec un peu plus de 5 % chacun d'articles publiés.

Au total, le Mexique, le Pérou, le Brésil, l'Argentine, la Colombie et la Bolivie ainsi que l'Amérique du Nord représentent ensemble 80 % des travaux américanistes du *Journal*. Les laissés pour compte de la recherche sont clairement l'Amérique centrale et l'aire caraïbe.

Cette discrimination géographique est aussi thématique, et s'explique d'elle-même si l'on garde présent à l'esprit le profond clivage épistémologique que l'anthropologie américaniste a longtemps instauré entre, d'une part, l'Amérindien, l'Indien paré de toute sa pureté originelle, et, de l'autre, le reste du monde américain – métis et populations d'origine africaine en tête.

La notion d'urgence ethnographique, telle qu'elle s'affirme au XIXe siècle, a pendant de nombreuses décennies profondément orienté l'anthropologie américaniste. Il fallait sauver de l'oubli les « sociétés appelées à disparaître », il fallait garder trace de leur passé – parce qu'elles ne pouvaient représenter que le passé, un temps forcément révolu. Dans les pages du *Journal*, on constate que les efforts se sont focalisés sur les lieux où l'Indien était encore visiblement présent et était resté non contaminé par la civilisation, l'acculturation et le métissage, contribuant ainsi à perpétuer l'image de sociétés qui, malgré cinq siècles de colonisation, seraient demeurées hors d'atteinte du temps occidental et n'auraient pas évolué, ne se seraient pas transformées sous l'effet conjugué d'une dynamique interne à leurs structures sociales et de la domination coloniale. En fait, l'ethnologie américaniste a fait l'économie de toute analyse sociologique et a eu tendance à figer les Amérindiens dans un état de torpeur historique. À ce titre, ce sont les sociétés des basses terres amazoniennes qui ont été les plus aptes à véhiculer une conception de l'Indien faiblement acteur de son devenir, de son histoire. L'Indien resté pur, « fidèle à ses traditions ancestrales », représentait l'archétype de l'altérité exotique pour l'ethnologue, à la différence de l'Indien métis, « déjà » civilisé. Maintenir le métissage, les phénomènes d'acculturation, les dynamiques sociales, hors du champ de l'anthropologie américaniste, ne rechercher uniquement que les survivances chez les groupes indigènes, c'était aussi refuser l'histoire, le politique, comme mode opératoire signifiant pour ces sociétés.

Dans les pages du *Journal*, il a fallu attendre 1969, et le numéro spécial dirigé par Roger Bastide consacré aux Afro-Américains, pour noter un réel intérêt pour les autres populations concernées par la Conquête et la colonisation du continent américain. Roger Bastide, dans son Introduction, revenait sur les particularités de l'américanisme français :

« Les Français sont restés obnubilés par l'ancienne anthropologie qui ne s'intéressait qu'aux « primitifs » ou à la recherche des « archaïsmes ». Le *Journal de la Société des Américanistes* en est la preuve et c'est même pour contrecarrer ce courant que j'ai accepté de préparer un numéro spécial sur les Afro-Américains qui, tout en tenant compte des « archaïsmes », s'ouvrait le plus largement possible à la nouvelle anthropologie. C'est dans cette voie qu'il faut s'engager [...]. Les études afro-américaines n'ont jamais occupé une place très importante dans le *Journal*. On en comprend les raisons : les problèmes noirs d'Amérique [les survivances, les syncrétismes religieux, les phénomènes d'acculturation et les rapports de domination dans les sociétés coloniales] ont été jusqu'à présent plus de

nature sociologique qu'anthropologique. » (Bastide 1971, p. 334)

Plus généralement, faute d'outils conceptuels adéquats, à cause également de la priorité épistémologique accordée à l'étude d'un Indien pur – ce qui n'a, bien sûr, nullement entravé la publication de travaux ethnographiques remarquables –, l'anthropologie américaniste de la première moitié du XXe siècle n'a pas toujours su rendre la richesse et la singularité de certaines formes sociales et culturelles originales et complexes : la religiosité populaire indigène, largement mêlée de catholicisme, ou encore la médecine traditionnelle avec la socialisation et la dimension persécutive de la maladie, la cosmogonie indigène, le rapport au corps des Amérindiens, tous sujets difficiles à aborder en prenant appui sur les habituelles catégories occidentales de pensée. Les multiples bricolages à l'œuvre dans le monde américain, les innombrables brassages, métissages des hommes, des croyances, s'ils n'ont pas été tout simplement ignorés, minimisés, passaient alors pour des phénomènes périphériques dont l'étude ne faisait pas partie des orientations thématiques légitimes, propres au champ de recherches américanistes. Depuis les années 1950-1960, la tendance s'est largement inversée, et l'américanisme s'est singulièrement renouvelé (Bernand et Gruzinski 1992 ; Erikson, Galinier et Molinié 2001 ; Taylor 2004), à la fois sous l'effet de facteurs propres à « l'état des questions » qui agitent la discipline et ceux propres à « l'état des lieux » (Augé 2006, pp. 14-15), c'est-à-dire propres à l'environnement social, politique et économique du continent américain avec, par exemple, la montée en puissance de revendications identitaires exprimées par des populations amérindiennes elles-mêmes recomposées et le développement de traditions et de questionnements ethnologiques propres à chaque nation latino-américaine. Le défi, pour la Société des Américanistes et son *Journal*, c'est de continuer d'être ce sismographe de l'américanisme international et de prendre en considération ses multiples facettes.

Bibliographie

Augé Marc, 2006. *Le métier d'anthropologue. Sens et liberté*, Galilée, Paris.

Bastide Roger, 1971. « Compte rendu de *L'Archipel inachevé. Culture et société aux Antilles françaises* », *Journal de la Société des Américanistes*, 60, pp. 331-334.

Bernand Carmen et Serge Gruzinski, 1992. « La Redécouverte de l'Amérique », *L'Homme*, 122-124, pp. 7-38.

Bourdieu Pierre, 2001. *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir Éditions, coll. « Cours et travaux », Paris.

Chailieu Luc, 1990. « La Revue orientale et américaine (1858-1979). Ethnographie, orientalisme et américanisme au XIXe siècle », *L'Ethnographie*, 86 (1), pp. 89-103.

Comas Juan, 1974. *Cien años de Congresos internacionales de Americanistas. Ensayo histórico-crítico y bibliográfico*, UNAM, Instituto de investigaciones históricas y antropológicas, Mexico.

- Cordier Henri, 1920. « Les origines de la Société des Américanistes de Paris », *Journal de la Société des Américanistes*, séance du 1er juin, XII, pp. 205-206.
- Darnell Regna, 2001. *Invisible genealogies. A history of americanist anthropology*, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press.
- Delpuech, André, Christine Laurière et Carine Peltier-Caroff, 2017. *Les Années folles de l'ethnographie. Trocadéro 28-37*, Paris, Publications scientifiques du MNHN, « Archives ».
- Descola Philippe Et Michel Izard, 1991. « Amérique », in Pierre Bonte et Michel Izard (éds), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, PUF, Paris, pp. 46-53.
- D'Harcourt Raoul, s. d. *L'américanisme en France*, Paris [plaquette].
- Dias Nélia, 1991. *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Éditions du CNRS, Paris.
- Durand-Forest Jacqueline de, 1964. « Rémi Siméon et le mexicanisme », *Journal de la Société des Américanistes*, séance du 4 mars, 53, p. 203.
- Erikson Philippe, Jacques Galinier Et Antoinette Molinié, 2001. « Les études américanistes », in Martine Segalen (éd.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Armand Colin, coll. « U », pp. 203-237.
- Grognon Fabrice, 2015. « Quand l'ethnographie défie l'anthropologie. Le tournant manqué du musée d'ethnographie du Trocadéro », in Christine Laurière (dir.), 1913. *La recomposition de la science de l'Homme*, Les Carnets de Bérose n°7, Paris, Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie, pp. 64-88 :
- Julliard Jacques, 1987. « Le monde des revues au début du siècle », *Cahiers Georges Sorel*, 5, pp. 3-9.
- Kraus Michael, 2004. *Bildungsbürger im Umwald. Die deutsche ethnologische Amazonienforschung (1884-1929)*, Marburg, Curupira.
- Lasteyrie Robert de, 1901. *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes en France*, Imprimerie nationale, III, Paris.
- Lasteyrie Robert de, 1904. *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes en France*, Imprimerie nationale, IV, Paris.
- Laurière Christine, 2008a. *Paul Rivet, le savant et le politique*, Éditions scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, coll. « Archives » 12, Paris.
- Laurière Christine, 2008b. « Anthropologie et politique, les prémisses. La relation Franz Boas-Paul Rivet (1919-1942) », *L'Homme*, 187-188, pp. 69-92.
- Laurière Christine, 2010a. « La discipline s'acquiert en s'internationalisant. L'exemple des

- congrès internationaux des américanistes », *Revue germanique internationale*, 12, pp. 69-90.
- Laurière Christine, 2010b. « Anthropology and Politics, the Beginnings : the relations between Franz Boas and Paul Rivet (1919-1942) », in Regna Darnell et Frederick Gleach (ed.), *History of Anthropology Annual*, pp. 225-252.
- Laurière Christine, 2021. « La construction d'une discipline. Histoire des congrès internationaux des américanistes (1875-1947) », *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris.
- Lavallée Danièle, 1985. « L'archéologie française en Amérique latine », *Nouvelles de l'Archéologie*, 20, pp. 49-53.
- Logie, Étienne et Pascal Riviale, 2009. « Le congrès des américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusion », *Journal de la Société des Américanistes*, 95-2, pp. 151-171.
- Penny Glenn, 2002. *Objects of culture : ethnology and ethnography museums in Imperial Germany*, Chapel Hill, London, University of North Carolina Press.
- Penny Glenn et Matti Bunzl, 2003. *Worldly provincialism : German anthropology in the age of empire*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- Prévost Urkidi Nadia, 2007. *Brasseur de Bourbourg et l'émergence de l'américanisme scientifique en France au XIXe siècle*, thèse de doctorat, Université de Toulouse II, Toulouse.
- Prévost Urkidi Nadia, 2009. « Historiographie de l'américanisme scientifique français au XIXe siècle : le « Prix Palenque » (1826-1839) ou le choix *archéologique* de Jomard », *Journal de la Société des Américanistes*, 95-2, pp. 117-149.
- Rivet Paul, 1914. « L'Américanisme et la Société des Américanistes de Paris », *Journal de la Société des Américanistes*, XI (1914-1919), pp. 18-20.
- Rivet Paul, 1919. « Léon Poutrin », *Journal de la Société des Américanistes*, XI, pp. 640-643.
- Rivet Paul, 1921. « La Société des Américanistes de Paris », *France-Amérique*, 109 (janvier), pp. 119-122.
- Rivet Paul, 1949. « Histoire des Congrès internationaux des Américanistes », *Proceedings of the XXIXth International Congress of Americanists*, New York, vol. I, pp. 1-2.
- Riviale Pascal, 1995. « L'américanisme à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, 81, pp. 207-229.
- Riviale Pascal, 1996. *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)*, L'Harmattan, Paris.
- Sibeud Emmanuelle, 2002. *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Éditions de l'EHESS, Paris.

Taylor Anne Christine, 1984. « L'américanisme tropical, une frontière fossile de l'ethnologie ? », in Britta Rupp-Eisenreich (éd.), *Histoire de l'anthropologie*, Klincksieck, Paris, pp. 213-233.

Taylor Anne Christine, 2004. « Don Quichotte en Amérique. Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie américaniste », in Michel Izard (éd.), *Claude Lévi-Strauss*, Cahiers de l'Herne, Paris, pp. 92-98.

Valentina Lisa Philipps et Regna Darnell, 1999. *Theorizing the americanist tradition*, Toronto, University of Toronto Press.

Verneau René, 1920. « L'évolution des études américanistes depuis 1895 », *Journal de la Société des Américanistes*, séance du 1er juin, XII, pp. 206-210.

Villar, Diego et Federico Bossert, 2019. « Una vida antropológica : biografía de Max Schmidt », in *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris : <http://www.berose.fr/article1667.html>

Wartelle Jean-Claude, 2004. « La Société d'Anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 10, pp. 125-171.

[1] Dans une version légèrement différente, cet article a été publié dans le *Journal de la Société des Américanistes*, 2009 (95-2), pp. 93-115.

[2] De ce point de vue, il faut citer la recherche doctorale de Nadia Prévost (2007) qui apporte de précieuses lumières sur l'histoire de l'américanisme français du XIXe siècle. Voir aussi Prévost Urkidi 2009, Logie & Riviale 2009.

[3] La création de la Société des Africanistes en 1930 couronne plus qu'elle n'inaugure un domaine de recherches déjà existant, grâce notamment aux administrateurs coloniaux. Elle marque cependant la volonté de ramener l'africanisme dans le giron de l'ethnologie universitaire (Sibeud 2002).

[4] Sur l'histoire du musée d'ethnographie du Trocadéro (MET), voir Delpuech, Laurière et Peltier-Caroff, 2018. Sur la démission d'Hamy de son poste de conservateur en chef du MET, voir Grognet 2015.

[5] *Journal de la Société des Américanistes*, séance du 1er décembre 1908, V, p. 272.

[6] J'ai procédé à une analyse des listes nominatives de membres, publiées entre 1896 et 1947 (date à partir de laquelle elles cessent d'être publiées), en dépouillant les années suivantes : 1896, 1897-1898, 1902, 1909, 1913, 1920, 1925, 1930, 1935, 1939 et 1947. Après 1947, seul le nombre des membres parvient encore à être connu et, quand il en est fait mention, c'est lors des séances pendant lesquelles les questions administratives sont à l'ordre du jour.

[7] Pour les détails de l'engagement de Paul Rivet en faveur de l'internationalisme scientifique, voir Laurière (2008a, pp. 323-340).

[8] J'emprunte cette expression à Emmanuelle Sibeud (2002, p. 144) qui l'utilise pour qualifier la revue *L'Anthropologie*.

[9] J'ai procédé à une analyse des volumes du *Journal* parus entre 1896 et 1992. Mon propos étant de chercher à savoir si certains pays ou certaines disciplines avaient davantage bénéficié des faveurs de la recherche américaniste, je n'ai pas tenu compte des articles comparatifs, pluridisciplinaires, qui s'intéressaient à tout le continent américain ou à une aire régionale (environ une soixantaine d'articles). Mon corpus totalise 752 articles.